

PREMIÈRE ANNÉE

N° 7

PRIX : VINGT-CINQ CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES



SOMMAIRE :

- I. — Pour clore une polémique.
- II. — Paul ADAM. — Invectives au mendiant.
- III. — Bernard LAZARE. — La solidarité juive.
- IV. — Francis VIELÉ-GRIFFIN. — Méprise.
- V. — Notes et Notules.



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

'11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

—
Le 1^{er} Octobre 1890

ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant le 1^{er} du mois.

Abonnements : six mois : 3 fr. ; — un an : 5 francs

Pour abonnements, dépôts, vente au numéro, etc..., s'adresser directement à M. Edmond Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

Tout abonnement non perçu directement par M. Bailly n'est pas valable.

DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ

Œuvre posthume de Jules LAFORGUE

En souscription chez M. E. Dujardin, 11, rue Le Peletier

POUR CLORE UNE POLÉMIQUE

Les *Entretiens politiques et littéraires*, tout désireux qu'il soient d'abandonner une discussion, oiseuse sans doute et qui menaçait de se faire peu cordiale, avec leurs sympathiques confrères de Belgique, ne peuvent qu'insérer l'article qui suit, communiqué par un de leurs amis *non littérateur* et sous sa responsabilité, en réponse à l'attaque de M. Mirbeau (*Figaro* 26 septembre.)

A M. Octave Mirbeau

Monsieur Octave Mirbeau publia le 28 août dernier, dans le *Figaro*, sur *la Princesse Maleine* de M. Maurice Maeterlinck, un article dans lequel l'œuvre du poète belge est appréciée d'une façon infiniment flatteuse. Il n'hésita pas à déclarer que ce drame est « un admirable et pur et éternel chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre qui suffit à éterniser un nom et à faire bénir ce nom par tous les affamés du beau et du grand ; un chef-d'œuvre comme... » bref « l'œuvre la plus géniale de ce temps... supérieure en beauté à ce qu'il y a de plus beau dans Shakespeare ».

Les *Entretiens politiques et littéraires* ayant eu l'audace de reconnaître que l'article de M. Mirbeau était « cou-

rageux et sincère » bien que peut-être excessif ; que M. Mirbeau, s'il avait exalté le mérite de M. Maeterlinck, avait agi « comme tout explorateur signalant des merveilles » — mais aussi que des œuvres françaises requerraient, avec quelque droit d'antériorité la haute approbation des publicistes parisiens, M. Mirbeau honora notre jeune littérature d'une réponse (*Figaro* du 26 septembre) qui semble s'adresser spécialement à la note des *Entretiens*, réponse dont voici quelques extraits :

« On me reproche, avec une courtoisie amère qui ne dissimule pas assez, peut-être, l'impatient amour de la réclame dont sont atteints la plupart de nos chers rêveurs et de nos plus admirables résignés...

« Les jeunes — certains jeunes — les jeunes dont je parle, me font rire avec les œuvres qu'ils promettent toujours et qu'ils en donnent jamais. Ils me font rire avec leurs journaux et leurs revues, leurs manifestes et leurs programmes... De l'inaccessible, de l'inétreignable, de l'inexprimé ! Et tout ce bruyant tapage se réduit à ceci appeler : « pied plat » M. Edouard Noël, qui leurs refuse des billets de faveur pour l'Opéra-Comique. »

Quels sont ces jeunes ? De tous les jeunes que je connais et qui méritent le titre de littérateurs, aucun ne met jamais les pieds dans un théâtre à moins qu'il ne lui faille y mener quelque parent de province. Aucun non plus, ne songe à demander une ligne de réclame à quiconque, étant suffisamment au courant des mœurs bienfaitrices de la publicité pour savoir qu'on ne la lui accorderait pas. Ceux d'entre d'entre nous dont la fortune leur permet le luxe de s'adresser rue Drouot 26 pour la publicité de première ou deuxième page, y renoncent par indifférence ou répugnance ; M. Mirbeau est inconvenant de reprocher à des gens qu'il ne connaît pas des besoins qu'ils n'ont jamais eus. Je ne veux même pas signer ces lignes, et me contenterai de tenir mon nom à la disposition de M. Mirbeau, afin d'ajouter une preuve de plus que la réclame n'entre pour le moins du monde dans mes préoccupations. Et si je me permets de constater que le premier article de M. Mir-

beau a précédé de quelques jour la mise en vente de l'édition à 3 fr. 50 de *la Princesse Maleine*, ce n'est pas pour l'accuser, lui, de travailler dans la publicité — bien que le fait soit connu de plusieurs personnes, même de MM. Fouquier et Lemaître.

Mais tout ceci est secondaire. La question est de savoir si, oui ou non, il y a des écrivains français méritant l'attention publique; si la presse française fait pour eux le moindre sacrifice de surface imprimée; si les écrivains belges — eux particulièrement — sont accueillis et protégés; si cette protection a lieu au détriment des écrivains français.

Je suis infiniment indépendant pour traiter la question, *n'ayant jamais rien publié*, et n'aimant la littérature que pour elle-même, non pour les maigres bénéfices et la fatote gloire que j'en pourrais tirer.

Eh bien, voici des faits; et des faits concernant *le Figaro* :

1^o Quand Villiers de l'Isle-Adam est mort, un écrivain belge osa publier dans ce journal un article nécrologique, un article qui sentait le carton où il avait sommeillé quelques mois en attendant la mort du Maître; cet écrivain n'avait pas compris, pas deviné, pas senti, que la parole appartenait à quelqu'un des amis du mort, le connaissant autant qu'on pouvait le connaître et l'aimant comme il était aimé; il n'a pas eu le tact de se taire, il a couru au journal, donné son insignifiante copie et ce journal l'a imprimée à la place où l'on peut lire la vôtre, M. Mirbeau, avec la belle audace d'un journal bien informé, sans aucun respect pour un des plus nobles représentants des lettres françaises. — Ailleurs, ce même belge crut de son devoir d'éclectique de consacrer la décoration de M. Léon Dierx

2^o Il arriva une fois que *le Figaro* publia un article sur Verlaine. C'était M. Lemaître qui opérait. Il eut la bassesse de soustraire à ce grand poète la mince part de notoriété qui pouvait en résulter : il ne cita pas une seule fois le nom de Paul Verlaine! et se tira d'affaire en le désignant sous l'anagramme « Pauvre Lélian ». Le [surlendemain,

peut-être quelque collaborateur, honteux pour lui-même de cette cafarderie, fit-il remarquer l'indignité du procédé (mais je crois plutôt que furent versés par un éditeur les quelques louis d'une annonce supplémentaire), le surlendemain se dissimulait dans les échos une maigre petite note de *cinq* lignes, rappelant aux lecteurs du principal journal français que Paul Verlaine et Pauvre Lélian, c'était le même homme.

3^o Quand Jules Laforgue est mort (Laforgue et non Lafforgue, M. Mirbeau, Laforgue que vous n'avez jamais lu, car vous n'auriez pas dit « qu'il sut faire battre, dans ses phrases, le songe ailé des âmes invisibles et donner aux mots ce murmure et ce frisson des choses que seuls entendent, que seuls sentent les précoces élus de la mort » ; Laforgue qui est un des plus merveilleux, un des profonds et des plus limpides génies *français* ; Laforgue qui est mort de faim, lui aussi), quand Jules Laforgue est mort, quand ont paru les *Moralités légendaires*, quelqu'un a-t-il parlé de lui ? quelqu'un dans la grande presse ?

4^o Et cette grande presse, savez-vous comment elle se comporte vis-à-vis les jeunes ? — même quand leur notoriété commençante imposerait à tout journal bien informé de tenir compte de leurs œuvres. Voici comme ce même *Figaro* agit avec M. Gustave Kahn (sur lequel vous me permettez bien d'avoir mon opinion puisque vous avez une opinion sur M. Maurice Maeterlinck), avec M. Gustave Kahn que je tiens pour le plus grand poète français : et cette appréciation est d'autant plus sincère que je suis en d'assez mauvais termes avec lui. — Il arriva donc que M. Kahn, après une très belle série de chroniques à *la Revue indépendante* (direction Edouard Dujardin), remarquées et citées plusieurs fois par plusieurs grands journaux, excepté *le Figaro*, il arrive donc que M. Kahn obtint dans un grand article de M. Brunetière une espèce de certificat d'existence, une constatation grincheuse mais sérieuse de personnalité littéraire. M. Brunetière demandait des explications. M. Kahn afin de les lui donner écrivit un article fort simple et fort sensé où il démontrait le mécanisme du vers, aussi bien du vers racinien, dont il

donnait des exemples, que du sien propre ; puis s'en fut porter l'article au *Figaro*. On lui répondit en trois lignes courtoises que son article était incompréhensible.

5° A la même époque de *la Revue indépendante*, il arriva que le supplément du *Figaro* inséra dans la « revue des revues quelques lignes de M. Dujardin. Ces lignes étaient immédiatement suivies d'exclamations folles et du rappel — tant de fois usé — de l'écolier limousin, vous savez, M. Mirbeau, cet écolier de Rabelais qui n'est point compris à moins de parler son dialecte provincial. M. Dujardin fut éclairé pour jamais sur les besoins littéraires des membres de la grande presse : « Je vois bien, disait-il, ils veulent qu'on leur parle patois. »

Ces exemples suffisent pour montrer de quelles manières sont traités les jeunes écrivains, et notez, M. Mirbeau, que je parle seulement de ceux ayant, en dehors des petits cénacles si décriés mais si sympathiquement unis, un commencement de renommée. Vous-même êtes profondément ému quand vous rencontrez une œuvre que vous sentez ; mais comme aussi votre nature est violente, vous allez très loin dans vos admirations, très loin dans vos haines, et votre mépris pour ceux qui ne pensent pas absolument comme vous, même quand ce n'est qu'une nuance, vous porte à écrire des phrases presque blessantes. Maintenant que j'ai tenté de vous édifier sur les relations de presse à littérature, je veux vous conseiller de rechercher, — parmi les collections de deux ou trois petites revues et dans une douzaine de volumes de vers, que je vous indiquerai par lettre si vous y tenez, mais dont je ne veux pas écrire les titres pour ne pas leur faire de réclame posthume, — quelques pages, quelques poèmes, ayant sur des écrits belges une antériorité assez facile à établir et une analogie assez nette avec eux pour qu'on ne puisse plus taxer ces écrits belges de précontrefaçons, mais bien de contrefaçons, purement. Je m'engage à vous prouver que pour certains cas l'imitation est flagrante — et, tenez, puisque vous jugez M. Maeterlinck si original et génial, puisque vous avez inséré son poème *les Regards*, tâchez donc de trouver une traduction française de Walt Whitman

— je ne veux pas faire de réclame au traducteur, et ce traducteur n'est pas moi; vous serez certainement convaincu qu'il y eut précontrefaçon, mais de la part du poète américain.

Avez-vous lu *les Flaireurs* de van Lerberghe? Ah! si *la princesse Maleine* est supra-Shakespearienne, à coup sûr *les Flaireurs* sont ante-Maeterlinckistes; vous aurez de cette lecture une jouissance infinie qui fera hésiter votre adoration de *l'Intruse* et de la délicieuse *Maleine*, et je la déclare délicieuse avec autant de sincérité que vous l'avez proclamée le chef-d'œuvre du siècle.

Et cela est vrai, cent fois vrai : les belges de la littérature pillent, démarquent, détroussent avec une tranquillité d'âme aussi parfaite qu'un actionnaire de mines voit augmenter ses dividendes, sans vouloir connaître de quelles fatigues sont faites ses jouissances. Ils ont pour eux des commodités matérielles que nous n'avons pas; ils ont des imprimeurs faciles et soigneux; ils ont un public, et savent où prendre pour contenter ce public. Pardieu! je vous crois qu'ils reçoivent bien et cajolent les écrivains français, c'est grâce aux écrivains français qu'ils existent!

Vous citez Lemonnier et Cladel : relisez donc la préface de Cladel pour *Un Mâle*, vous verrez tout ce que le bon Cladel retrouve dans la grasse pâte de ce livre! toute la littérature française malaxée par les fortes pattes d'un flamand qui, auparavant, écrivait de pauvres nouvelles en pur belge! Et depuis! depuis! si vous saviez combien de bribes le moindre d'entre nous a retrouvées dans les colonnes du *Git Blas*, signées Lemonnier! Si vous connaissez tous les *Calvaires* que la parthénogénèse belge a engendrés, vous, seul progéniteur!

Et vous voulez que nous lisions tranquillement, froidement, vos enthousiasmes, même sincères, même mérités! pour nos pires ennemis de la maison, pour les *auxiliaires* domestiques qui interceptent jusqu'aux moindres bénéfices qui nous pourraient justement revenir!

Et vous nous maltraitez, par surcroît; vous en arrivez

à nous reprocher des billets de théâtre que nous n'avons jamais demandés; vous moquez les petites publications toujours onéreuses pour nous et dont il nous faut bien nous contenter puisque d'autres et vous-même remplissez si suffisamment le rôle de dispensateurs de gloire et les colonnes des quotidiens; et vous croyez, parce que la tribune d'où vous parlez projette loin vos paroles, que celles-ci en valent davantage! vous vous attribuez le droit de faire des comparaisons... Monsieur Mirbeau, vous êtes un romancier de talent, mais un journaliste mal informé. Voulez-vous que je raconte l'histoire du jardin de M. Caro?

Non, je ne raconterai pas cette histoire. Et même, je vous fais des excuses si quelqu'une de nos paroles a pu vous être désagréable; je vous demande seulement la permission de les maintenir toutes, pour vous donner la preuve de ma sincérité. Je vous dois une émotion, que je ne qualifierai pas pour ne vous faire aucune réclame : j'ai lu *le Calvaire*, et je vous remercie en regrettant de ne pouvoir vous rendre cette émotion par une de mes œuvres; mais je vous l'ai dit, je ne fais pas de littérature, j'admire trop celle des autres, et je ne suis pas assez belge. Quand j'ai commencé cette lettre, mon intention était de vous injurier; je me suis retenu tout le temps que j'ai écrit, dans la crainte de vous faire quelque peine, car j'ai pour vous une de ces sympathies inconnues qui poussent quelquefois à envoyer des lettres de gratitude à eux qui nous ont touché, et vraiment, pour la première fois que je m'adresse à vous, il serait étrange que je ne trouve à vous dire rien autre que des injures.

Mais je reçois à l'instant un petit périodique où vous êtes si malmené que je suis bien forcé de reconnaître la fatalité, le doigt de Dieu, et tout le déterminisme... Vous deviez être puni, M. Mirbeau, vous l'êtes : voici ce qu'on dit de vous :

« L'article de M. Octave Mirbeau célébrant dans *le Figaro*, en première page, l'art d'angoisse et de cauchemar de notre compatriote Maurice Maeterlinck — article que nous avons signalé, avec la satisfaction de voir consacrer par un écrivain de marque la gloire naissante d'un

artisan du verbe dont nous avons, depuis longtemps, vanté l'exceptionnel mérite, — a eu une conséquence inattendue.

« Non content d'avoir proclamé l'auteur de *la Princesse Maleine* un dramaturge de premier ordre, voici que M. Mirbeau entre résolument dans le sillage du jeune écrivain et s'ingénie à s'approprier les tournures de phrases, les dialogues, les vocables, en un mot, tout le procédé littéraire de M. Maeterlinck. Les deux dernières nouvelles qu'il a publiées dans *l'Echo de Paris*... sont des adaptations, aussi ingénieuses qu'ingénues, des formules créées par notre compatriote et dans lesquelles celui-ci a moulé l'originalité puissante de son esprit (?). L'imitation est flagrante, et de telle nature qu'on s'est demandé très-sérieusement s'il n'y avait pas dans les coulisses du journal quelque mystificateur à froid, capable de jouer à M. Octave Mirbeau le tour de publier, avec la signature de ce dernier, un démarquage de Maurice Maeterlinck, histoire de blaguer un peu l'enthousiasme ardent que le chroniqueur parisien avait montré pour l'écrivain hier inconnu, aujourd'hui brusquement célèbre. (Hein! M. Mirbeau! et c'est à vous qu'il doit sa gloire, pourtant!)

« Sans doute l'aventure est honorable pour M. Maeterlinck... mais il y a quelque chose de fâcheux dans la répétition, si fréquente à notre époque, et dans tous les arts, de ce phénomène d'imitation... etc...

« Il est possible que quelque Paul Adam dise un jour : « Maeterlinck? Ah! oui, celui qui a imité Mirbeau », nous nous contenterons de sourire ».

Voilà ce que l'on dit de vous, dans *l'Art Moderne* (Bruxelles, 26, rue de l'Industrie, 13 francs par an; je veux leur faire de la réclame, à eux, moi aussi!)

Je ne sais pas si vous sentez complètement l'horreur et l'abomination où vous êtes englué, pauvre Monsieur Mirbeau : comprenez bien votre situation : vous êtes accusé par les belges, en belge, d'être belge. Est-ce que les jeunes littérateurs français vous avaient jamais fait du mal, eux?

Ils vous aiment, vous les méprisez. Savourez à présent la reconnaissance bruxelloise.

Mais je veux vous tendre une perche, moi ! une perche que je laisserai entre vos mains, pour que vous en puissiez férir et M. Maeterlinck qui vous a induit aux excès de langage en sa faveur et pour notre peine, et la bande des Jeunes-belges qui à présent vous cognent avec un bélier dont vous avez sculpté la tête. Vous avez dit que M. Maeterlinck « n'emploie aucun des moyens en usage dans le théâtre ». Faites votre meâ culpâ de chroniqueur dont la religion insuffisamment éclairée ignore, ou n'a pas su reconnaître dans la délicieuse *Princesse Maleine*, TOUS LES ARTIFICES littéraires et scéniques, aujourd'hui abandonnés, naguère mis en œuvre dans LE THEATRE DE PIXERECOURT.

UN ADMIRATEUR DE « LA PRINCESSE MALEINE. »

A présent, nous voulons reproduire de notre excellent mais tragique confrère belge, *la Jeune Belgique*, ces lignes, les dernières, espérons-nous, sur un malentendu.

« Nous regrettons de voir M. Paul Adam, un écrivain de talent auquel *la Jeune Belgique* n'a jamais caché sa sympathie, emboîter le pas à M. D.. Mais puisqu'il nous attaque, nous nous défendons...

L'hospitalité artistique de la Belgique n'a jamais fait défaut à nos voisins de France. Les écrivains ont trouvé chez nous des éditeurs et un public...

N'est-ce pas chez nous que Verlaine, Mallarmé, J.-K. Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly et tant d'autres furent, malgré les plaisanteries parisiennes, loués selon leurs mérites ? Quand parurent à la fois, en France, *les Névroses* et *les Contes cruels*, que se passa-t-il ? La presse parisienne tira des feux d'ar-

tifice en l'honneur de M. Rollinat, sacré grand poète, et dédaigna Villiers de l'Isle-Adam. A Bruxelles, on ne confondit point le cèdre avec l'hysope. *La Jeune Belgique*, alors de huit ans plus jeune qu'aujourd'hui, traita M. Rollinat de rimeur inexistant et salua Villiers comme un écrivain de la plus haute race...

Et plus récemment lorsque M. Edmond Haraucourt — un des poètes de la brigade de M. Porel, — vint à Bruxelles, au Salon des XX, débiter de faciles plaisanteries de petits journaux sur Mallarmé, Verlaine et Redon, qui donc, par des sifflets pas mal littéraires, rappela publiquement M. Haraucourt au respect des maîtres? *La Jeune Belgique*...

Où donc les peintres français de la nouvelle école, les Claude Monet, les Pissarro, les Signac et les Seurat sont-ils présentés à la foule, appréciés, et jugés comme il convient? A Bruxelles, au Salon des XX, ces Jeune Belgique de la peinture. Où donc les musiciens français, les Vincent d'Indy, les Fauré, les de Bréville, eurent-ils la fortune d'entendre exécuter et applaudir leurs œuvres? A Bruxelles...

N'est-ce pas un critique parisien qui a dit que la Belgique, pour le mouvement littéraire de France, est une espèce de postérité contemporaine?

Les artistes français dont nous citons les noms ne se sont pas montrés ingrats. Ils ont, avec éclat, proclamé leur sympathie pour l'effort intellectuel de notre pays. leur témoignage nous est précieux... *La Jeune Belgique* est fière de compter parmi ses collaborateurs français les Mallarmé, les Verlaine, les Huysmans, les Bloy, les Buet, les de Régnier, les Bernard Lazare et les Vielé-Griffin.

En vérité la querelle est maladroite et bien peu française. Peut-être a-t-elle été attisée par certains de nos compatriotes établis à Paris. Les Belges honteux existent, et nous en connaissons là-bas que nous démasquerons quelque jour. Quoi qu'il en soit, nos confrères de Paris seraient fort en peine de justifier le procès de tendances qu'ils instruisent contre nous. Les écrivains de langue française, qu'ils soient d'origine flamande, wallonne ou suisse, qu'ils vivent à Bruxelles, à Liège ou à Genève, ne font-ils point partie de la même famille? Pourquoi

cette animosité contre les écrivains français de Belgique, alors qu'on se montre bienveillant pour les écrivains français de Suisse? Les uns et les autres par cela même qu'ils s'expriment dans la langue de Leconte de Lisle et de Flaubert, ne sont-ils pas les instruments par lesquels la pensée française se propage en Europe? Malgré l'hérédité et les différences de race, n'en sont-ils pas moins des écrivains français? Pour avoir leur accent spécial et leur vision personnelle, ne se rattachent-ils pas à la littérature française de la même façon que certains écrivains de souche méridionale, d'origine espagnole ou italienne? L'art français, à ses plus belles époques d'expansion, ne fut jamais un art exclusif et fermé. Pourquoi, et sous quels puérils prétextes, veut-on aujourd'hui qu'il mente à son passé et qu'il renonce à ses plus glorieuses traductions?

Le reproche d'imitation servile, lancé aux écrivains français de Belgique, est d'ailleurs profondément injuste. Nous portons fièrement l'antique héritage de notre race : nous avons d'autres idées, d'autres sentiments, d'autres sensations que les artistes français. Si les œuvres de M. Maurice Maeterlinck, — pour prendre un exemple récent — ont si vivement sollicité M. Octave Mirbeau, c'est parce que, malgré leur langue, essentiellement française, elles sont enveloppées d'une atmosphère spéciale, qui fait leur charme et leur attrait. Cette atmosphère particulière, colorée par le tempérament de chacun, est propre à tous les artistes, écrivains, peintres, sculpteurs ou musiciens, de notre pays. Elle est le climat de notre pensée.

La Belgique au point de vue littéraire, est donc, vis-à-vis de la France, dans la même situation que les Etats-Unis vis-à-vis de l'Angleterre. L'orgueil britannique n'a point profité de la révolte d'il y a un siècle, et de la proclamation de l'indépendance américaine, pour repousser systématiquement les écrivains anglais des Etats-Unis. John Bull a peut-être quelques griefs contre le cousin Jonathan. Mais l'Angleterre a rendu justice à Longfellow, à Washington Irving, à Cooper, à Nathaniel Hawthorne, à Walt Wittman et elle revendique Edgar Poë (*sic*) comme un des princes de sa poésie.

Ce que la Grande-Bretagne, malgré son proverbial égoïsme, a fait pour les écrivains américains, la France, dont la générosité est légendaire, refuserait-elle de le faire pour les écrivains français de Belgique? Nous posons la question à la France qui pense et qui juge. »

Il est regrettable que l'article, semi-humoristique, de notre ami Paul Adam, coïncidant avec la divulgation de notes par trop stupides de Baudelaire, ait pu prêter à croire à je ne sais quelles « coalitions immorales » — cet incident aura servi, toutefois, par une naturelle réaction, le bon renom de nos amis de Bruxelles, de Liège, de Gand. C'est un grand bien pour fort peu d'ennui.

Les Entretiens Politiques et Littéraires.

INVECTIVES AU MENDIANT

Cette antique redingote de rustre verdie par bien des orages, ces chaussons que percent tes orteils rouges et noirs, ta barbe populeuse, ton feutre bosselé et ta chevelure couleur du fossé où tu dormis, la face indigo où clignote ton œil d'absinthe trouble ; tu les exposes à ma vue de gentleman brossé, avec le sot espoir que j'encouragerai par quelque amône ta lâcheté de vivre ainsi, que je nourrirai la vanité de tes appétits immédiats et la crapuleuse bassesse de ton abjection, ô mendiant !

A l'autre coin, de la rue, ta femelle guette la venue de la police. En son ignoble débraillage elle offre une tétine flasque à l'avidité improbable d'un nourrisson quasi-mort ; non sans quelque espoir de ranimer dans les bas fonds du passant un peu de luxure devant cette infame nudité, de le contraindre à payer d'un décime le prétexte de s'arrêter cet instant où il songera aux fraîches carnations de l'épouse qui attend, sous l'âtre, son retour.

Ecoute, mendiant, pour cette fois, je veux satisfaire tes vœux imbéciles. Appelle ta moitié, pousse la porte de ce bouge où les mouches bleues bourdonnent et se heurtent ; commande, mange et bois avec ta compagne... je veux t'expliquer (bien que je sache l'inutilité absolue de mon effort) les paroles mystérieuses que je répondis tout à l'heure à ta prière muette : « *Ne sais tu pas le courage du meurtre ?* »

Oh ! garde-toi de t'indigner. Que de minutes ta méditation évoque la lame propice qui trancherait net la carotide d'un homme replet et suffisant. Ne t'indigne pas ; cette pensée est la seule lumière divine qui brille encore en toi ; cela seule te laisse plus noble que le passif végétal et te poste à ton rang de bête automotrice.

Oui tu dois tuer. Ne doute pas que si les Eiohim te jetèrent sur la planète, dépourvu des ruses nécessaires, de la faculté de saisir la douceur des soifs apaisées, c'est qu'ils te destinèrent à propager le principe même de ton existence : *l'impossibilité de jouir*. Si l'homme, en effet, cherchant le bonheur, finissait par acquérir la certitude de sa réalisation, s'il parvenait à déduire mathématiquement des expériences d'histoire que l'hygiène physique et morale, la fortune pécuniaire, l'instruction à dose modérée et progressive, l'emploi méthodique des excitants et des calmants, suffisent à établir l'harmonie entre les sensations objectives et les conceptions subjectives, — il ne tarderait pas à délaisser ses tentatives de hausser et d'accroître l'esprit de la race. Son seul motif d'agir se limiterait alors au souci de jouir immédiatement selon les principes de cette précieuse découverte ; et il peinerait pour matérialiser le sublime de son être afin de ne se plus créer de nouveaux désirs, c'est-à-dire de nouvelles souffrances pour les satisfaire, et de nouvelles déceptions après l'assouvissement. Les quelques milliers de citoyens qui détiennent la fortune publique, supprimeraient aussitôt sous le vague prétexte de répression d'émeute ou de crimes imaginaires les dissidents de cette théorie. Eux organiseraient l'exploitation parfaite et définitive des peuples, abaisseraient les arts à la mesure de leur digestion, nivèleraient les ambitions fâcheuses, et quelques-uns maîtres de toute la planète, arriveraient enfin à *jouir*, grâce à l'esclavage du reste de la race humaine.

N'ayant plus le stimulant de la douleur, les génies cesseraient de produire. Animalisées par un dur esclavage et par une ignorance légalement imposée, les masses s'assimileraient complètement aux bêtes de somme, dont est déjà si proche le paysan actuel. Enfin, niée pour jamais, la fin de l'homme qui est de comprendre ce mot de la genèse LUI-LES-DIEUX et de se rendre semblable à LUI, — ne fournirait plus à la planète sa raison d'être dans la valse rythmique des astres parents. L'harmonie de l'univers serait compromise ; l'Œuvre deviendrait défectueuse ; c'est-à-dire non sens et, par suite, néant.

Mais tu existes, ô mendiant. Ta voracité instinctive guette le monsieur cossu qui rêve de jouir en paix. Tu

surgis du creux des portails, à l'angle des murs, tu rappelles par le symbole immonde de ta face que la douleur humaine est, par dessus tout.

Ta femelle présente son nourrisson quasi-mort, et inflige au passant en affaires la menace d'une postérité loqueteuse propre à perpétuer la terreur et le dégoût. Alors quoiqu'il puisse méditer de propre à accroître sa fortune et sa sécurité, ce marchand repu, s'épeure, il songe à la foule des pauvres et des humbles, à la multitude des souffrants; il tressaille et, par peur, par la seule peur, il pense à alléger les maux des misérables, à les occuper sur quelque mince proie afin qu'ils ne prennent pas tout ce qui leur serait immédiatement facile.

De là de nouveaux efforts pour connaître, pour inventer, pour créer c'est-à-dire pour approcher de LUI LES DIEUX et s'assimiler à son essence.

Voilà, mendiant, ton emploi, ta mission. Peut-être t'imaginai-tu orgueilleusement que le monde nourrissait ta paresse inutile. Tu te leurras. Toi seul, la peur que tu inspires aux gens adipeux possesseurs d'immeubles et d'industries, fait mouvoir le monde, et ces intelligences du règne hominal. Toi seul es le plus grand ouvrier de la planète, le plus important, le manieur du plus énorme levier par quoi s'opèrent nos travaux modificateurs d'apparences. Tu es le grand travailleur, le porte symbole de la souffrance humaine à apaiser, à racheter du péché de la déchéance primitive.

Mais parce que tu ne travailles qu'en inspirant la terreur, il importe que cette terreur se justifie par une sanction certaine. Quand tu as jeuné de longs jours, et que la faim te presse, que ta femelle geint sous la pile d'un pont, ou s'en est allée vers les aventures dont tu ne dois plus être; la rage parfois te prend, tes mâchoires se serrent. Tes entrailles crispées s'échauffent et brûlent. Tes oreilles bourdonnent. Des flammèches de sang dansent devant tes yeux; et tu vas rôdant dans les quartiers sombres, dans les avenues aux somptueux hôtels bien clos, où le promeneur rare, mais riche, rémunérera peut-être ta plainte sourde. Quand tu t'es dressé en vain devant plusieurs de ces messieurs hatifs vers la table ou l'alcôve, ne sens-tu

pas l'envie, ne comprends-tu pas le devoir de s'emparer par la force de ce qu'on te refuse ?

Oui, n'est-ce pas ? Ne crains pas le péché dans ce cas, St-Augustin a dit que l'homme qui demeure sans manger tout un jour a droit à la vie d'un autre. Plonge ferme ta lame dans la nuque grasse du banquier et retourne rapidement ses poches. Qui sait ! Avec cette première mise de fonds tu pourras peut-être t'établir fruitier, entreprendre des affaires, augmenter ton commerce, te retirer riche et devenir député. Il n'y a que le premier pas qui coûte dans la marche à la croix d'honneur.

Peut-être des gens de police accourant aux râles éperdus de l'hostie sacrifiée à la Douleur Humaine, t'appréhendront-ils au corps, et, par un matin pluvieux, iras-tu voir luire le couperet de la guillotine prêt à trancher ta vie. Qu'importe ! Tu mourras avec la conscience du devoir accompli. Tu embrasseras le crucifix, tu diras au Christ : « Seigneur j'ai rempli ma mission : j'ai été la terreur du riche et du philistin ! Par peur de moi on a fondé tant d'asiles, tant d'hospices ; on a donné un peu plus de pain aux déshérités du monde. Je vais expier maintenant. Me voici, à mon tour victime. Comme je sacrifiai ce monsieur cossu à la Douleur Humaine ; je vais être sacrifié à mon tour à la jouissance humaine, parce que je suis un être de mort et qu'il est écrit que toute œuvre entreprise suivant un principe reproduit ce principe même ! je glorifie votre sagesse, ô mon Dieu et je vous remercie d'avoir bien voulu prendre votre serviteur pour contraindre les glorieux du monde à respecter les maximes de l'Évangile !

Peut-être déplaira-t-il à ta pusillanimité d'encourir le risque de tenir le premier rôle dans cette pantomime judiciaire, sans doute, par suite d'atavismes reculés, l'essence de ta race, dépravée par de longs séjours dans les âmes d'obscur marchands ou d'esclaves ouvriers, répugne à l'infâmie de cette mort. Je ne puis croire un instant toutefois que tu sois attaché au désir de vivre. Cela ferait honte à la parcelle de lumière divine qui luit au fond de toi. L'art complexe et fatigant que tu exerces, la multiplicité des ruses et la diplomatie de la quête quotidienne découragèrent depuis l'enfance tes instincts de conservation. Si tu ne profites point jusque ce jour de la rivière

limoneuse qui invite de ses murmures au repos dans les linceuls d'eau douçâtre, c'est que, disciple instinctif de Schopenhauer, dont tu ignores le nom même, tu pensas comme lui, que le suicide ne marque pas une protestation contre l'existence mais un simple découragement, l'aveu d'une basse faiblesse à supporter les tortures sociales et animales en un mot la confession d'une lâcheté. Ton orgueil de réfractaire se refuse à afficher sur l'étal de quelque Morgue, d'aussi ignobles principes de couardise.

Au fait l'amour de ta femelle, de ton avorton te tiennent-ils vaguement au cœur, et penses-tu leur devoir, aussi longue que possible, ta présence protectrice !

Si humble que soit ta conscience, l'instinct de paternité t'asservit. Quel autre témoin invoquerai-je que ce gazetier publiant naguère :

« Le chef de la police de Bjelina, en Bosnie reçoit depuis quelques jours de nombreuses visites de paysans qui viennent réclamer la grâce d'être décapités à la place du baron de Rotchschild. Un farceur a répandu le bruit que le célèbre financier avait été condamné à la peine de mort et offrait une somme d'un million de florins à l'individu qui voudrait bien prendre sa place au billot fatal. Il n'en fallait pas davantage pour provoquer la formation d'un syndicat d'aspirants au martyre et au gros pécule. Le sort déciderait entre les participants ; les survivants se partageraient le magot. Le chef de la police ne parvient pas à faire comprendre aux pauvres paysans qu'ils ont été victimes d'une facétie. »

Tu n'as donc pas peur de la mort puisque tu mets ta vie en loterie avec la même désinvolture que les mondaines envoyant aux ventes de charité des bandes d'atroces broderies que confectionnèrent leurs mains inhabiles mais aristocratiques.

Ce qui te perd c'est la coquetterie, la fémininité de ta nature double. Comme le mineur d'hier élu député par ses camarades ne songe plus qu'à frayer avec les messieurs du Trafic, à porter chapeau haut et redingote inélégante indiquant une individualité cossue qui n'a nul besoin d'apparence fascinatrice, étant puissante par son bien, ainsi tu songes vaguement à devenir un bourgeois,

à pouvoir toi aussi, revendiquer le titre d'honnête homme, tout comme MM. Reinach ou Wilson ; et tu penses qu'une section nette pratiquée par la main d'un opérateur à gages officiels entre ses épaules et ton crâne, t'empêcherait de prendre part devant la postérité à la collectivité des Honnêtes Gens.

Quelle sottise erreur !

Mais je comprends toutes les faiblesses humaines. Et puisque tu redoutes cette vaine menace d'infamie posthume, je veux te signaler, maintenant que tu manges avec moins de voracité ce fromage mobile, le moyen d'acquérir, en fort peu de temps, la GLOIRE !! LA GLOIRE !!

Va, en pieux pèlerinage, jusque la colonne de Juillet : lis, sur les stèles qui l'ornent, les noms des martyrs qui moururent pour la liberté (?) durant les *Trois glorieuses*. Je ne te propose rien moins que de parader ainsi en lettres d'or, sur les stèles d'une autre colonne érigée par nos fils pour l'éducation libérale des arrières-neveux.

Quand tu tues seul, cela se nomme assassinat. Quand tu tues en bande ; cela s'appelle émeute : Si tu parviens à grouper cent mille de tes frères, cela signifie guerre civile, révolution, liberté. Le pauvre qui geint seul, se lamente, et implore, n'est que vil mendiant digne du violon tout au plus d'un internement prolongé au dépôt de Nanterre. Mille pauvres qui crient, la faim et défilent sur les boulevards, sont des insurgés que respecte déjà la prudence du capitaliste. Le plus jeune fils du banquier, à qui son père refuse les subsides indispensables pour entretenir de jeunes personnes dépensières, viendra se mettre à ta tête, t'enflammera par sa rhétorique et dans l'espoir très sûr de conquérir ton suffrage, se sacrifiera pour ta cause. Ça lui rapportera neuf mille francs annuels après les prochaines élections ; sans compter « les affaires ».

Mais cent mille pauvres qui, armés de bons gourdins et de coutelas de bazars, descendraient dans la rue, pour généraliser et tenter en syndicat l'exploitation de l'art que tu exerces seul, jusqu'à présent, ces cent mille pauvres luttant cinq heures contre les gardes corses de la caserne Tournon, obtiendraient immanquablement de la peur publique, de précieuses concessions capables d'assurer

ton bien-être à toi, celui de ta femelle et du fœtus qu'elle allaite.

Car si, par malheur, tu succombais sous le feu de la garde corse, peu de temps après, les jeunes avocats élus par tes frères survivants et par ceux qu'auraient indignés sa mort, ne manqueraient pas de réclamer à la tribune parlementaire des pensions en faveur des veuves et des orphelins des citoyens tombés pour la liberté : L'exemple de 1848 confirme l'avis que je t'en donne.

Alors vraiment, tu aurais accompli la mission pour laquelle les Elohim permettent que tu respires sur la planète. Alors tu pourrais sans crainte te présenter au jugement de Dieu, les mains noires de poudre et dire : « Mon Dieu, j'ai été le symbole de la Douleur Humaine j'ai rempli jusqu'au bout mon devoir d'avertisseur en terrorisant l'égoïsme de l'homme qui veut jouir ! J'ai ranimé dans l'âme des puissants, l'idée moribonde de la justice. J'ai obtenu un peu plus de pain, un allègement de labeurs, pour la multitude des laborieux et des simples, et je suis mort à la tâche pour satisfaire à votre divin principe de charité jusque le sacrifice de mon corps ! »

Les trompettes des archanges sonneront, ô mendiant, devant le trône de Dieu ! et tu t'assoieras à sa droite, ce qui est infiniment plus glorieux que d'engraisser derrière un comptoir en empilant des louis d'or, et en proclamant un athéisme idiot qui signifie seulement la bêtise repue et satisfaite de soi.

Sois martyr, jusqu'au bout, ô mendiant, mon frère !

Renouvelle les miracles d'austérité et de douleur inaugurés par les ancêtres chrétiens dans les cirques de Rome, devant les parvenus du Forum, et les prostituées de Suburre !

Sois magnifique de ton sang...

Et peut-être un jour, le pontife de Rome, écartant le voile d'erreur qui tombe en plis lourds sur sa face, comprendra la faute de son église, le péché de St-Pierre qui renie le pauvre, pour se donner aux puissants et aux riches.

Christ ne l'a-t-il pas dit : « Le pauvre c'est moi ! Mon royaume n'est pas de ce monde ! »

« Pierre tu me renieras par trois fois avant que le coq ait chanté ! »

Oh Pierre, Pierre, pourquoi renier ton Sauveur à la face des servantes ? Les pauvres ne sont-ils pas les membres du Christ rédempteur. Ne l'a-t-elle pas annoncé, la bonne nouvelle ! N'a-t-elle pas annoncé cette identification du Christ et de la chair douloureuse d'Adam ?

Pierre tu as renié ton Christ pendant plus de mille ans. Dans la splendeur de la tiare, et des vêtements pontificaux, sous les marbres du Vatican tu t'es repu de vanité, tu as dit : « Non je ne connais pas cet homme, je suis du parti des marchands du temple, et des publicains ! »

« Je ne connais pas cet homme que l'on torture, dont le front est ceint d'épines, dont le torse nu est rougi par les lanières, et à la face de qui crachent les soldats ! »

« Je ne connais pas le pauvre que voici, qu'on va crucifier entre les voleurs ! »

Depuis mille ans, Pierre, tu dis cela pour avoir la faveur des servantes et l'estime des gardes de prétoire !

En vain Dieu t'avertit ! En vain on te dépouille et on te violente. Tu persistes dans ton orgueil insensé ?

Quelles larmes au réveil ! Quand le coq chantera !

Le coq symbolique des écritures ! Ah ignores-tu le sens de prophéties divines ! Le coq c'est l'incendie à la crête rouge, c'est le clairon de la révolte et de la résurrection, et le coq c'est la Gaule !

Oh mendiant ! Agis ! accomplis la parabole.

Ne faut-il pas que le coq se réveille enfin ! que sa crête de flammes frémissse sur les cités oubliées, que sa grande voix claironne le lever du jour nouveau, l'être de la fraternité prédite ?

Ne faut-il pas que Pierre pleure son péché, et périsse comme son divin Maître, de la main des bourreaux.

Va, mendiant, montre ton spectre hideux à la faconde du riche, arme ton bras et parais, et attise la fournaise de la Douleur Humaine, pour que sous l'éperon de la souffrance Adam peine et tâche à reconquérir l'Eden, à recréer le fruit de l'arbre de la science, le fruit intégral et parfait, la panacée qui détruira les différences du Bien et du Mal effacées à l'aurore du règne de justice !

« Ne sait-tu pas le courage du meurtre ? »

Tu as fini, mendiant, de te repaître. Ta femelle dort sur la table grasse; et toi, l'œil vague, tu regardes les mouches bleues qui se heurtent dans le bouge, comme de jeunes béliers, et je lis à ta face que tu est trop lâche pour tenter ta délivrance, pour accomplir jusqu'à la Fin nécessaire, ton œuvre de martyr... que tu préfères, seul dans ta détresse, quémander éternellement à l'orgueil du riche le pain qu'il te doit... Tu es amoureux de ta honte et de ta bassesse, et tu tends aux talons et aux crachats ton visage ignoble!

« Ne sait-tu pas le courage du meurtre ? »

PAUL ADAM.

LA SOLIDARITÉ JUIVE

A propos des juifs Russes, dont certains journalistes français, s'étaient occupés avec trop d'ardeur, ou du moins d'une intempestive et peu justifiable façon, Monsieur Paul de Cassagnac, dans un fort bon article, disait : « Les écrivains juifs ont là une excellente occasion, en cessant de compromettre l'alliance russe par leurs diatribes injustes, de prouver — ce dont je n'ai jamais douté — qu'on les accuse faussement et qu'on les calomnie, lorsqu'on leur reproche d'être cosmopolites et de ne faire qu'un cas médiocre, ou du moins secondaire, de ce qu'on appelle communément la patrie ».

Cette récente affaire et ces paroles dites, remettent en question cette fameuse solidarité d'Israël qui, justifiable en un temps, persiste à tort aujourd'hui. Une définition peut la caractériser dans le passé et dans le présent : Il y eut jadis une solidarité Israélite, il ne peut y avoir désormais qu'une solidarité juive. La première s'excuse et se comprend, quand à la seconde, j'espère démontrer qu'elle se fonde sur de faux principes, et qu'elle constitue un danger pour les Israélites de France, les seuls dont je veuille m'occuper.

Pendant des jours sans nombre, les Hébreux qui menaient en leur âme le deuil de la Judée saccagée, de Jérusalem détruite, du temple livré aux flammes, furent voués aux mépris, aux insultes, aux châtiments. Certes, les prophètes qui appelaient sur Judas, en punition des pervers qui le perdirent, les redoutables fureurs de leur dieu, n'ont pas rêvé de plus épouvantables malheurs que ceux dont il fut accablé. Quand on lit son martyrologe, tel que le pleura au XVI^e siècle l'avignonais Ha-Cohen, ce

martyrologe qui va d'Akibia déchiré par des étrilles de fer, jusqu'aux suppliciés d'Ancône priant dans les bûchers, jusqu'aux héros de Vitry qui s'immolèrent eux-mêmes, on se sent saisi d'une pitoyable tristesse. La Vallée des Pleurs, ainsi s'appelle ce livre qui « resonna pour le deuil... » et dont les larmes du pasteur de Chambrun, célébrant les huguenots proscrits, n'atteint pas la touchante grandeur. Je l'ai appelé la « Vallée des Pleurs, dit le vieux chroniqueur descendant des nabis lamentables, car il est bien selon ce titre; quiconque le lira sera haletant, ses paupières ruisselleront, et les mains posées sur les reins, il se dira : jusques à quand, ô mon Dieu ! » On comprend après cette lecture, combien poignante devait être l'affliction de ces êtres, et combien en ces heures mauvaises, ils se devaient serrer les uns contre les autres, et se sentir frères. Le lien qui les attachait se dut nouer plus fort, la mutuelle rancœur de ces déshérités se développa, se nécessita. A qui auraient-ils dit leurs plaintes et leurs joies, sinon à eux-mêmes, puisque pendant des siècles nul ne les voulait ouïr. De ces communes désolations, de ces sanglots, naquit une souffrante et intense fraternité. Il leur plaisait, à ces délaissés, maltraités dans toute l'Europe et qui marchaient la face souillée de crachats, il leur plaisait de sentir revivre Sion et ses collines perdues, d'évoquer, suprême et douce consolation, les bords aimés du Jourdain et les lacs de Galilée : Ils y arrivaient par une universelle solidarité. Ils ne se rendaient nul compte des différences, il leur semblait que tous ceux qui portaient le nom d'Israélite, et qui leur étaient fatalement amis, avaient droit à leur tendresse. Ainsi se forma, dans les gémissements et les oppressions, cette alliance qui peu à peu, quand la terre devint plus clémente, se désagrega, cette alliance que des politiques maladroitement inspirés ont fait revivre de nos jours, quand elle n'avait plus raison d'être. Jadis le juif savait que dans ses voyages, il trouverait un sur abri seulement chez le juif; si la maladie le saisissait sur les routes, seul un juif le secourait fraternellement; s'il mourait loin des siens, des juifs seuls le pouvaient ensevelir suivant les rites, en disant sur son corps les coutumières prières. Aussi personne ne contemne ces nécessaires et si justes attaches. A elles, les Israélites durent

leur courage indomptable, grâce à cette mutuelle affection ils purent résister à d'implacables lois, et déployer cette merveilleuse énergie qui les préserva. Chassés, persécutés, ils s'étreignirent avec plus d'amour et cela sauva la tendresse et la bonté, qu'une grande partie d'entre eux a retrouvé, en même temps qu'ils ont oublié les supplices. Y a-t-il aujourd'hui beaucoup de protestants qui gardent la rancune des St-Barthélemy et des Dragonnades? Pas plus qu'il n'y a beaucoup d'Israelites se remémorant Philippe-le-Bel.

Pourtant en 1860, un homme, esprit médiocre, politique discutable, rêvant je ne sais quel imbécile gaonat, voulut faire renaître cette solidarité et l'organiser. Je veux parler de Monsieur Crémieux et de l'Alliance israélite universelle. Je n'ai pas à m'occuper ici de l'homme, peut-être, plus tard, m'appesantirai-je sur son rôle, que je considère comme détestable, peut-être dirai-je qu'il ne mérite pas cette admiration et ce respect, dont on le gratifie chez les israélites français, et qu'il fit grand mal, quand au milieu des revers de la patrie, il songea seulement à l'émancipation des Juifs algériens, sordides usuriers dignes de mépris et non de pitié, provoquant ainsi l'insurrection et la guerre.

J'en viens à l'Alliance. Fondée en 1860 elle a depuis quarante ans pris une extension considérable. Elle est dirigée par un comité central, par des comités régionaux et locaux. Elle cherche, suivant l'expression d'un de ses membres, l'unité morale d'Israël; elle surveille et empêche, dans la mesure de ses forces, l'oppression des juifs dans les « *pays arriérés.* » Elle n'est ni anglaise, ni française, ni allemande: elle est juive. Sur quoi est-elle fondée?

Est-ce sur une base religieuse? J'ai déjà dit le peu de foi des modernes Israélites. En tout cas, je ne vois pas la nécessité d'une internationale pour affirmer ses croyances. Les Mahométans, répandus dans de nombreux pays, n'agissent pas de même, et cependant chez eux, Allah et Mahomet sont adorés avec autant d'énergie, plus mêmes, que Jehovah et Moïse ailleurs. Ils ne sont pas maltraités en certains pays dira-t-on? Si, mais ils n'éprouvent pas le besoin de défendre des coréligionnaires qui leurs sont étrangers. D'ailleurs les Juifs de Russie ou de Roumanie,

sont-ils molestés à cause de leur religion ? Il serait naïf de soutenir cette thèse. Ainsi le lien théologiques est insuffisant pour expliquer l'Alliance. Donc elle se base sur la race, elle devient alors fausse et dangereuse.

Une des erreurs les plus généralement établie, un des dogmes admis par tous ceux qui se sont occupés des Sémites, amis ou ennemis réunis en l'erreur, c'est la prétendue stabilité, la persistance ethnique des Israélites. A entendre la plus part des historiens, ils sont restés ce qu'ils étaient lors de la conquête romaine. Rien n'est moins vrai que cette assertion. La seule chose qui ait persisté, n'est pas aperçue ; c'est cette éternelle division des tribus hébreux, attestée déjà par le profond symbole du veau d'or ; deux fractions, deux nations presque sont constamment en présence, à chaque pas de l'exode à chaque date de l'histoire. L'une simple et pure, adorant avec une piété profonde le Dieu que son génie a conquis, celle qui par la bouche de ses prophètes donne la pure loi, anathématise les puissants et les riches ; l'autre à jamais perverse, se prosternant devant les idoles, Kamosch Milcom ou Aschera, pronant les voluptés et les richesses, sœur de ceux-la de Tyr et de Sidon, que maudissent Isaïe et Jérémie. Elle fera plus tard les pontifes mauvais et les docteurs secs, elle étouffera la fleur de poésie qui gisait en l'âme du chantre prodigieux qui clama les lamentations de Job, de cet autre qui soupira les ravissements de la Sculamithe, et devenant dominatrice, elle rendra Israël un objet d'abomination quand la meilleure part de lui-même est digne de tous les respects. Elle sera uniquement aperçue, car elle conduira ce malheureux peuple, et l'image des captifs aux bords des fleuves ennemis, des héros indomptables et bons, incarnés par Samson, le souvenir des soldats glorieux qui résisterent à Rome et s'ensevelirent dans la cité en flammes, tout cela disparaîtra. On ne saura plus, ou du moins on ne dira plus que ceux nommés « guerriers de Dieu » — Israël — ne furent pas un ramas de trafiquants cupides et d'usuriers vils. Et c'est de cette dualité dont je parle encore, car encore existent, malgré les transformations, les alliés de Tyr et de Sidon, maudits par les inspirés, encore existent les défenseurs et les séides des nabis, et cependant la nation juive est morte.

Prenez un juif de Chine; un Bené-Israël de l'Hindoustan, un juif Polonais ou Russe, un juif Allemand, un juif Espagnol, ou Français, ou Italien, un juif Algérien, un juif Abyssin, mettez-les les uns à côté des autres, et vous verrez si un ethnologue sérieux pourra tirer de cette exhibition la théorie de la race permanente si complaisamment professée. Que ce Céleste, ce Hindou, ce Hun, ce Kalmouk, ce nègre et ce demi latin, aient des points de contact, cela est indéniable, — on en trouverait aussi entre un Samoyède et un Parisien — mais, ce qui est surtout palpable, évident, ce sont les divergences.

Considérons les seuls Européens. Entre un marchand de lorgnettes francfortois — ce marchand de lorgnettes qui est l'inévitable chrysalide d'un journaliste ou d'un bourgeois, à moins que ce ne soit d'un politicien — et le plus humble des commerçants juifs de France ou d'Italie, je ne parle pas bien entendu des naturalisés, les antisemites les plus violents ont eux-mêmes saisi la différence, toute à l'avantage des seconds. Comment ces dissemblances ont-elles pu se produire? L'Israélite, qu'on se plaît à montrer perpétuellement replié sur lui-même, ayant en horreur ses voisins, refusant de se mêler à eux, fut au contraire dévoré toujours de prosélytisme, et en lui attribuant, en général, l'idée de se confiner dans des pratiques fermées et des rites scrupuleusement réservés, on formule la doctrine des Phariséens et des Talmudistes, combattus souvent, mais hélas vainqueurs au XIII^e siècle. Les Esséniens ces communistes, prêchant le mépris des biens terrestres, vivant en ascètes dans la candeur des perpétuelles prières, les Esséniens persécutés par le Phariséisme, parcouraient l'Orient pour propager leur doctrine. A Rome, leur prosélytisme était si ardent que déjà, en 538, la République les expulsa. La mesure fut temporaire, et dans la Rome Impériale nous les voyons attirer les matrones et les esclaves. Le nombre de ces craignants Dieu, était considérable, de même à Alexandrie, Philon l'atteste, et c'est parmi ces judaïsants que le naissant christianisme conquiert avec tant de facilité les âmes. L'un des témoignages les plus éclatants de cet esprit de propagande n'est-il pas d'ailleurs l'apôtre saint Paul? Avec l'avènement de la religion chrétienne, ces tendances ne s'affai-

blirent pas ; dans tous les pays où désormais vit le juif, il judaïse, et ainsi il se mêle, des éléments étrangers s'incorporent à lui. Que se produisit-il alors ? En certains cas le mélange de nationalité fut favorable, en d'autres, il le fut peu. La grande séparation des Israélites européens en est la preuve. On la connaît : les juifs allemands (Askenazim), les juifs Portugais (Sefardim). Les premiers dans l'Empire Allemand, l'Autriche, la Pologne, la Russie ; les seconds en Espagne, en Portugal, en France, en Angleterre, en Hollande, quelques colonies même passèrent le Rhin, à Hambourg notamment. Croire que cette division est fondée sur un arbitraire géographique serait une erreur, elle se base sur des différences profondes de constitution ethnique, de caractère, de moralité. Le Portugais qui s'allia avec les peuples de race latine (ceux qui sont en Hollande et en Angleterre proviennent d'émigrés) appartient au type que les anthropologistes nomment dolicocephale. L'Allemand, qu'il serait plus juste d'appeler le Tatar, appartient au type brachycephale ; il se rencontra aux premiers siècles de notre ère, avec la grande immigration brachycephalique, et le Caucase fut le centre de fusion : C'est aussi là qu'on trouve aujourd'hui le plus de documents pour étudier ces transformations. Les juifs établis à Anape, à Olbia, et dans les pays environnants, convertirent au judaïsme les peuplades ouro-altaïques, et le souvenir de la plus puissante de ces tribus, devenues israélites, s'est conservé dans l'histoire : le royaume des Khazars. L'élément hébraïde, entretenu par de constantes survenues de Bagdad et de Jérusalem, se mélangea profondément aux Huns et aux Kalmouks, ainsi se forma cette race hybride et peu noble qui, au VI^e siècle, envahit la Russie, puis la Pologne et l'Allemagne, submergeant sur son passage les groupes semitiques plus purs. Quand aux juifs du midi, à Rome même, d'où beaucoup partirent pour fonder des établissements en Europe, ils s'étaient assimilés des gens du peuple, des inquiets, qui, présentant des jours nouveaux, lassés du polythéisme qui laissait leurs cœurs non assouvis et leurs âmes vides venaient vers le Dieu jaloux. En Espagne et en France, les défenses répétées des conciles du IV^e au VII^e siècle, témoignent combien les mariages mixtes étaient nom-

breux. Il ne faut pas oublier qu'à leur arrivée dans ces contrées, les juifs avaient été en présence de populations païennes, peut-être furent-ils dans la péninsule avant Jésus-Christ. Le type semitique a prédominé chez eux, ils sont le plus souvent assez grand, le nez fermement dessiné, la chevelure fine et bouclée, les yeux beaux. L'Allemand est généralement petit, de teint blafard, il a des cheveux d'un roux sale, ou filasse comme en Bohême, la barbe rare, les yeux sans regard. Quand on le prend dans les basses classes, en Pologne, en Russie, en Galicie, parmi les Getthos d'Allemagne. on se trouve en présence d'un être malpropre, déguenillé, d'aspect visqueux et répugnant, parlant un idome bizarre, un patois judéo-germain. Regardez maintenant le plus infime colporteur israélite d'un village provençal, il est semblable par le costume, par le langage, par l'attitude aux paysans de confessions différentes qui l'entourent. L'Allemand *est* vaniteux, ignorant, cupide, bas, rampant, insolent. C'est Beer de Medelsheim qui les connaissait bien, le disait en 1847. Il n'a jamais rien produit, sinon des rogneurs de ducats, des faiseurs de musique basse, des vaudevillistes d'esprit douteux, des chroniqueurs vagues. Si quelques uns comme Heine se sont affirmés, peut-être étaient-ils descendants d'émigrés espagnols, de ceux qui, expulsés en 1492, se réfugièrent dans les pays Rhénans : l'apparence extérieure de Heine, son air de jeune Dieu, la pureté de ses traits, semble le prouver. Quand au portugais, avant que les Talmudistes babyloniens ou allemands eussent brisé son esprit, aboli son indépendance de pensée, il se développa et fleurit en une très haute civilisation. D'allure fière, de goût épuré, il sent renaître dans son âme l'âme poétique des aïeux, de ceux qui dirent la touchante histoire de Ruth et celle de Suzanne. Ils eurent toujours pour les Allemands un mépris que ces derniers leur ont rendu par de la haine, — il y a quarante ans encore jamais un israélite Portugais ou Comtadin, n'aurait voulu s'allier à un juif Prussien. — En Espagne d'ailleurs les juifs étaient détestés, non méprisés : ils étaient restés guerriers. — A la bataille de Zalaca, 40,000 combattaient avec Alphonse VI de Castille — et les bons coups de lance donnés et reçus les rendent capables de

pensées hautes. De même dans la France méridionale. Aussi, ne méritent-ils pas le juste dédain dont étaient accablés Allemands et Russes, ces semi Huns et semi Tatars, il ne prenait pas ces attitudes viles que prend encore aujourd'hui l'usurier d'un hameau polonais quand il reçoit au coup d'houssine. Et qu'on ne dise pas que l'abaissement intellectuel et moral de ces Askenazim, leur impossibilité à produire littérairement et scientifiquement, sont causés par les proscriptions et les martyres répétés, puisqu'en Pologne où ils vécurent durant de longues années sous des dominations favorables, ils n'ont su donner autre chose que cette littérature Talmudique, fausse, desséchée, détestable. Ces malheureux, pour lesquels on doit avoir la pitié due aux souffrances, mais non une quelconque estime sont restés toujours sous la férule des vieux rabbins étroits qui leur imposait une ridicule dialectique, frappant à jamais d'imbécilité leur cervelle déjà vouée aux déchéances. En vain des esprits plus larges, en Allemagne, voulurent les arracher à ces maux, en vain Mendelshon et les rédacteurs du Measef l'essayèrent, ils ne réussirent qu'à convertir au christianisme leurs enfants qui y vinrent par dégoût de ceux dont ils étaient entourés.

Les circonstances extérieures, l'influence des milieux, les causes historiques et les climats, ne sont pas suffisants pour expliquer de semblables différences chez des êtres issus d'une souche commune. Seules, des déviations dues à des mélanges, un changement de constitution, une modification de la substance cérébrale, les justifient, et l'on peut dire que la pure race juive n'existe plus, sauf chez une poignée de karaïtes, et encore cela n'est pas démontré.

Les juifs russes, et les juifs français, les juifs allemands, et les juifs anglais, les juifs polonais et les juifs italiens, sont séparés par les mêmes distances qui séparent les Slaves des Germains, les Latins des Saxons. Dès lors, la seconde raison que pourrait invoquer en sa faveur l'Alliance Israélite Universelle, sa raison principale au fond, disparaît et ne se peut soutenir. Il faudrait cependant s'entendre ! Comment, vous Israélites, vous protestez quand on vous crie : vous n'avez pas de patrie, vous

êtes des vagabonds un instant arrêtés. Vous repoussez, très sincèrement dans la majorité des cas, ces accusations, et vous acceptez pour frères, sur la foi d'intéressés à cette arbitraire assimilation, des gens qui ont entre eux autant de ressemblance qu'un Fuégien et un Hottentot. Que m'importent à moi, Israélite de France, des usuriers russes, des cabaretiers galiciens prêteurs sur gages, des marchands de chevaux polonais, des revendeurs de Prague et des changeurs de Francfort. En vertu de quelle prétendue fraternité, irai-je me préoccuper des mesures prises par le czar envers des sujets qui lui paraissent accomplir une œuvre nuisible? Ai-je en les défendant, en les soutenant, à assumer une part de leur responsabilité? Qu'ai-je de commun avec ces descendants des Huns? S'ils souffrent j'ai pour eux la naturelle pitié due à tous les souffrants, quels qu'ils soient, puisque sur la terre le châtement est toujours disproportionné au crime, mais adoreraient-ils trois fois Jéhovah et vénéreraient-ils dix fois Moïse, je ne sentirai pas ma sympathie s'en accroître, les chrétiens de Crète auront droit aussi bien à m'émouvoir et tant d'autres, qui sont parias en ce globe, sans êtres Israélites. A quoi voit-on du reste aboutir une semblable association? A accueillir chez nous des gens méprisables, à les aider, à les favoriser, à les implanter sur un sol qui n'est pas le leur et qui ne les doit pas nourrir, à leur en faciliter la conquête. A qui est-elle utile? Au juif cosmopolite qui n'a d'attaches avec aucune nation, d'affection pour aucune, qui est le Bédouin transportant sa tente avec une indifférence complète. Elle est précieuse pour ses fils d'envahisseurs Kalmoucks, déprédateurs et vils pour la plupart, pour ces Talmudistes qui, selon les paroles d'Ernest Renan, sont, « insociables, étrangers partout, sans patrie, sans autre intérêt que celui de leur secte, fléaux pour le pays où le sort les a portés. » Elle est utile aux Juifs dont j'ai parlé, qui trouvent parmi eux des recrues vaillantes pour le mal, des acolytes fidèles, sans préjugés, sans morale, ignorant et méprisant la loi qui n'est pas la leur : les banquiers prendront là les courtiers marrons et les hommes de paille dont ils ont besoin; les journalistes, les précieux chanteurs, les provocateurs qui leur sont nécessaires; les politiciens, les

agents électoraux sans scrupules, les pervertisseurs de conscience, si utiles à leur but. En attendant d'ailleurs que ces courtiers, ces provocateurs, ces agents, deviennent à leur tour, par une dynastique et sérieuse vocation, les banquiers, les journalistes, les politiciens de demain.

A qui l'Alliance est-elle nuisible ? Aux Israélites de France qui sont grugés, déshonorés par leurs prétendus frères. Qu'arrive-t-il aussi ? Ouvrez un livre antisémite, au hasard, vous entendrez crier, avec justice le plus souvent contre les Francfortois, les Galiciens, les Roumains, les Russes, qui s'abattent chez nous, tels des sauterelles. Les Israélites de France patissent de leurs déprédations, de leur immoralité, de leur manque de foi, de leur indifférence au bien public ; grâce à ces hordes avec lesquelles on nous confond, on oublie que depuis bientôt deux mille ans nous habitons la France, depuis deux mille ans, comme les Francs qui envahirent ce pays et s'en firent une patrie ; les antiques hébreux ne foulèrent pas pendant d'aussi longs jours la terre qu'ils défendirent avec l'énergie que l'on sait. Et cependant, quand on est resté vingt siècles dans un pays, quand on y a prospéré, souffert, aimé, des attaches profondes se sont formées et rien ne les pourra briser. Les Israélites français ont enseveli bien de leurs pères en France ; le sang même qu'il y ont versé, ce sang qui milite en leur faveur et les doit racheter de bien des fautes, ce sang les lie d'autant plus au sol qui le reçut, et ce sol, ils l'ont défendu, il le défendront encore : car il est leur sol. Quelques polémistes, parfois mal inspirés, s'écrient : la Gaule aux Gaulois. Si la Gaule n'était qu'aux Gaulois elle serait certainement à peu de personnes. D'autres disent : Vive la race française. Mais cette race française, combien de races différentes ont coopéré pour la former ; sait-on de combien de molécules est composée une nation ? Les gaulois n'ont-ils pas combattu énergiquement ces Francs qui les spoliaient ; et croit-on que les Goths, les Romains, les Avars, les Germains n'aient rien laissé en cette contrée qu'ils habitèrent tour à tour.

Si la religion juive, cette religion qui, s'effrite, se décompose et s'abîme, venait à disparaître avec les pratiques extérieures qui seule la conservent encore aujourd'hui, dans cent ans, l'élément juif serait tellement

incorporé aux éléments qui l'entourent, qu'on ne reconnaîtrait pas plus l'Israélite qu'on ne reconnaît le Visigoth existant dans quelques français. En tous cas, ce que je veux proclamer, c'est que nous n'avons rien de commun avec ceux qu'on nous jette constamment à la face, et que nous les devons abandonner. Nous devons, au lieu de la stupide et fausse solidarité prêchée par l'Alliance universelle, les rejeter nous même d'entre nous, quand ils sont tarés. « Si ta main ou ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe les et jette les loin de toi » à dit l'Évangile: Philon l'avait dit aussi; que les Israélites français écoutent au moins Philon, qu'ils le mettent en pratique, surtout quand cette main et ce pied se greffent illégitimement sur eux. Autrement qu'ils prennent garde : un jour, peut-être lointain, peut-être proche, ils seront compris dans un anathème qui s'égarera.

Que les Israélites de France se retirent donc de l'Alliance israélite universelle — le grand rabbin le premier, car il lui messied de jouer au pape, n'y ayant aucun droit, soit national, soit théologique — s'ils peuvent concourir à son abolition, il le faut faire : leurs consistoires et leurs communautés suffisent amplement à leurs besoins religieux (pourvu que le Juif ait une synagogue où il puisse venir le samedi causer de ses petites affaires pendant que retentissent des prières inécoutées, son âme est satisfaite). Qu'ils laissent ceux de Russie, de Pologne et d'Allemagne, s'unir entre eux, c'est leur affaire. Quand au relèvement moral des juifs de ces nations, que ceux qui les gouvernent s'en occupent si bon leur semble. S'ils croient pouvoir utiliser ces forces nombreuses, qu'ils instruisent leurs juifs, en les arrachant aux Talmudistes qui les déforment et les vicient. Il serait plus normal, de la part des Israélites français, d'arrêter, d'endiguer s'ils le peuvent, la perpétuelle immigration de ces Tatars prédateurs, grossiers et sales, qui viennent indûment paître un pays qui n'est pas le leur. Voilà ce qu'ils devraient faire au lieu de les accueillir à leur détriment.

BERNARD-LAZARE.

MÉPRISE

La vie, incontestablement prodigue envers tous de bonheurs matériels et de joies morales, concède au Poète, par une délicate et, pour ainsi dire, féminine indulgence, l'illusion dernière d'une douleur humaine; car il est particulièrement doux aux âmes élues de se détourner, une heure, du spectacle des béatitudes terrestres pour gémir sous l'étreinte fictive d'un immense navrement.

Notre génération aurait tort, pensons-nous, malgré de fort spécieux arguments, de renoncer à l'art du rythme verbal, car il est bon que quelque chose geigne sur terre ne serait-ce que pour rappeler les plaintes historiques de nos arrière-aïeux; et le Poète, mime de la tristesse oubliée, parlera aux cœurs, comme les musées Grévin et la peinture d'histoire exhibent aux regards des reconstitutions.

Aussi n'est-ce que pour n'avoir pas compris ce rôle du Poète que des critiques ont invectivé son attitude de douleur; ils n'ont pas songé, en réclamant « l'œuvre d'art joyeuse », que cet artiste perdrait sa dernière raison d'être (qui est précisément de créer un repoussoir à l'universel bonheur), si, rentré dans la foule des joyeux humains, il repercutait simplement leurs sentiments de satisfaction.

Il est oiseux de le redire une millième fois, dès l'âge d'or, qu'inaugura ce siècle, tout homme connut le maximum des bonheurs sociaux : les corps, devenus sains et vigoureux depuis l'abolition des trop inhumaines corporations, usent en les loisirs bien mérités de la caserne le trop plein d'une activité qu'un âge plus barbare eût ployée sur la glèbe; ce spectre double d'une même erreur, Dieu

et l'amour, a pris sa place prédestinée de fantoche sur les tréteaux de nos vaudevilles : la paix règne enfin dans les âmes et dans les cœurs et le rire quiet constate cette victoire de la civilisation. Tout est bien, ah ! le Poète le sait mieux qu'un autre ; mais, dans l'oubli nocturne où ce passé s'est évanoui, une notion se perdait, croyez-le, sans laquelle vous n'auriez pas pu connaître votre bonheur. Sans doute le politico-pédagogue vous disait toutes les horreurs et tous les crimes des siècles morts, mais vous ne pouviez vous rendre compte même de la portée de ses épithètes : l'Elysée où vous êtes nés, trop heureux fils du XIX^{me} siècle, n'a pas fût-ce une ombre trop obscure aux bocages de ses prélassements, fût-ce une pierre non émoussée aux bonnes routes de ses flâneries ; vous n'auriez pu savoir (toute sensation naissant d'un contraste) si vraiment vous étiez heureux : or vous devez au Poète votre certitude.

Négligeant le mal physique — la blessure épouvantable des hallebardes dont il est inutile de vouloir faire comprendre toute la hideur aux paisibles manieurs des fusils Lebel ou Manlicher et à ceux qui, près des mers, jouent à la torpille — la faim, cette utopie folle, qui dans l'état actuel de notre civilisation n'est plus guère comprise (et encore) que par le dineur gavé dont la glotonnerie l'appelle en vain dans l'halluciné désir de reprendre la fourchette — négligeant ces maux inintelligibles aujourd'hui, Le Poète, abordant de plus sinistres fléaux, a parlé de l'amour et a parlé de Dieu.

Nous ne percevons, il est vrai, que de façon bien imparfaite, les monstrueuses souffrances encloses en ces deux mots : la soif d'Eternité, le besoin d'Infini ; ces expressions ne nous disent plus grand'chose, peut-être ne vous disent-elles rien du tout ; c'est ici, constatez, que le Poète intervient à propos ; crispé dans sa veille atroce, il lutte, se pâme, se redresse, maudit, adore, hurle, s'affale résigné, et, devant ce spectacle, un frisson (le premier) de la terreur inconnue de jadis étreint le moderne élyséen : il a compris ce que pouvait être la douleur, *partant il a connu sa quiétude* et, dès ce jour, il sait le prix inestimable de la civilisation contemporaine et les bienfaits de la négation officielle.

Critique, ne soyez pas injuste pour les Poètes, vous avez cru qu'ils souffraient et vous les baffouiez (c'était votre droit, votre devoir, peut-être); comprenez donc, enfin, leur rôle et reconnaissez, de bonne foi, son incontestable importance sociale.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

NOTES ET NOTULES

M. Octave Mirbeau qui nous a révélé Maeterlinck, que nous connaissions depuis longtemps — je parle des artistes — pousse un peu loin son admiration. Il avait déjà jeté un fort pavé d'ours à la *Princesse Maleine* en l'exaltant au-dessus d'Hamlet ; cette fois-ci il daigne dans l'*Echo de Paris* plagier l'« Intruse » d'une rare et absolue façon. Ce sont les mêmes procédés, la même impression cherchée, le même langage ; à cette différence près que « Le pauvre pêcheur » (ainsi se nomme l'essai de M. Mirbeau) est détestable.

Va-t-il devenir dangereux d'être loué par Mirbeau ? Et si les critiques, se mettent sur le pied de refaire les œuvres des artistes que par hasard ils loueront, qu'allons-nous devenir ?

Adam ne sera-t-il pas désolé de voir un français plagier un belge ? (1)

En parlant du beau drame de M. Van Lerberghe. *Les Flaireurs*, *La Revue indépendante*, lui reproche d'imiter l'*Intruse* de M. Maeterlinck ou, du moins, de s'en inspirer. Or, *Les Flaireurs* ont parus dans la *Wallonie* bien avant l'*Intruse* ; une semblable accusation qui n'ajoute rien au talent de Maeterlinck pas plus qu'elle n'enlève à celui de Van Lerberghe — doit donc être repoussée.

*
* * *

D'un interview de l'*Eclair* avec M. Vacquerie :

« Balzac a dit que travailler après son repas était la chose la plus mauvaise du monde, que cela vidait un

(1) Navré ! P. A.

homme au bout de quelques années. Je vous avoue que je ne m'en suis pas aperçu ».

Il est probable que la vacuité de M. Vacquerie a été telle dès ses débuts — que le fait qu'il ne soit pas vidé n'infirmait pas la théorie de Balzac — et puis, qui sait, les contemporains de M. Vacquerie l'ont peut être considéré d'un œil plus perspicace que le sien.

Par la suite de l'interview nous sommes amenés à croire que ses « articles » du *Rappel* sont le fruit quotidien d'une demie-ébriété :

« Vous vous mettez à table ; à mesure que le service avance vous causez avec plus de facilité. Au dessert tout le monde parle à la fois, les plus timides sont devenus hardis, en un mot chacun se sent en verve. Eh bien, moi, je profite de cet instant de verve pour écrire mon article ! Voilà ».

Puis le théâtre :

« Ah ! j'en ai beaucoup fait de pièces de théâtre, j'adore le théâtre. C'est pour moi un art très supérieur aux autres. Combien les auteurs dramatiques survivent aux romanciers. Eschyle, Sophocle, et, plus près de nous, Molière, Racine, Corneille, Shakespeare et bien d'autres ». Il faut reconnaître avec le journaliste anti-clérical que peu de romanciers contemporains d'Eschyle et de Sophocle sont venus jusqu'à nous — mais, dans l'ordre chronologique, nous eussions hésité à placer Shakespeare après Corneille et Molière, pour Racine nous savons tous qu'il florissait vers 1530 — enfin, il nous est difficile d'admettre que M. Vacquerie ait *survécu* à Balzac et même à Longus.

*
* *

M. Mazel, directeur de l'*Ermitage*, publie dans le numéro de septembre de cette revue une intéressante critique des *Poèmes anciens et romanesques*, de M. Henri de Régnier ; malgré des vers inutiles signés par M. Dorchain, nous avons plaisir à recommander l'*Ermitage*.

MM. les directeur de la *Wallonie* consacrent leur numéro d'août à des œuvres inédites de M. A. Retté, auteur de *Cloches en la nuit* et ex-secrétaire de rédaction à la seconde *Vogue* de M. Gustave Kahn.

Nous recevons le premier numéro de l'*Eclaireur*, organe de socialisme chrétien dont l'attitude commande toutes les sympathies.

Pour compléter l'article si intéressant de M. Emile Michelet sur M^{me} Ackermann, il nous revient un épisode de la vie de cette vieille dame — fut-elle jamais jeune ? — Comme tout blasphémateur qui se respecte elle était fort tourmentée par ce Dieu dont elle se plaisait à assommer l'inexistant fantôme. Un jour dit-on, causant avec feu Havet, un vieillard qui fit de longues années professions d'athéisme, elle lui dévoilait les troubles les plus récents de son âme ; craignant sans doute les futurs et une immortalité redoutable : *S'il y avait quelque chose ?* disait-elle — alors Havet, fort d'une expérience qu'avaient corroborée de longues études bibliques, lui frappant sur le genoux : « Je vous garantis, moi, qu'il n'y a rien. » — Combien douce a dû être cette garantie pour la mourante.

*
* *

L'Académie des rythmes, tiendra sa séance d'automne le 13 octobre.

— Avis aux intéressés.

*
* *

Villégiatures picturales.

M. Camille Pissaro, après un court voyage en Angleterre, au cours duquel il revit à loisir l'œuvre de Turner et de Bonnington, est rentré à Eragny (Eure) où il a parachevé quelques toiles. Jamais ce merveilleux artiste ne fut en possession d'une vision plus jeune et d'un plus savant métier. *M. Paul Signac*, de retour d'un voyage en Bretagne, où il s'est enquis de paysages lumineux et infinis, est actuellement à Herblay (S.-et-O.). *M. Maximilien Luce*, après avoir exécuté des commandes d'illustrations que lui confia la maison FirminDidot, a dû se rendre à l'appel de M. Scamarzyi, l'opulent seigneur morave, qui lui fit orner de peintures murales la salle des gardes de son château de Zlabings. Il est maintenant au Val d'Herblay (à Guirelines). *M. Seurat*, continue

dans le nord ses curieuses recherches d'harmonies de directions. *M. Lucien Pissaro*, à Eragny. *M. Gausson*, à Lagny. *M. Hayet*, à Aix-les-Bains. *M. de Toulouse Lautrec*, à Arcachon. *MM. O'Connor* et *Warrener* sont à Grez. — Nous avons visité l'atelier champêtre du peintre O'Connor dont on se rappelle les toiles du dernier salon *Indépendant*. Toute une suite de synthèses d'heures hivernales ou printanières — un *clair d'étoile* qui est un poème.

On nous signale un séjour de *M. van Rysselberghe* en Italie et le passage un peu partout du peintre nomade de *Regoyos*.

M. Louis Anquetin est rentré à Paris, chargé de toutes les dépouilles de la Normandie.

M. Félix Fénéon, le styliste expressif et fin, le gardien des techniques modernes, rêve de grand art et de noble littérature et promène dans Paris ses souples allures de haut levrier aristocratique et va s'éjouir la vue aux splendeurs du home de *M. Edmond Couturier*.

*
* *

A propos de villégiatures d'artistes, on narre un rowing néo-impressionniste des plus mouvementés.

Dimanche dernier, entre Val-d'Harblay et Andrésy, les bateaux de *M. Paul Signac* promenaient Luce et un lot de littérateurs de la faction symboliste. *MM. P. Signac*, en peau de phoque, et *G. L.*, en molleton aurore, ornaient le cat-boat *LE TUB* qui courait des bordées pour remonter vent debout la Seine aux belles îles. A la hauteur de Conflans, ils amènent leur toile et, pour se faire remarquer, veulent harponner un train des porteurs; leur grappin mord sur une barquette d'arrière, — et le cat se trouve presque dans l'axe du train, à gauche de la chaîne qui va du deuxième au troisième chalands. Avant que *M. P. S.* ait pu amarrer le voilier au flanc du convoi, un changement de direction du remorqueur et une brusque rafale se combinent : le mât du *TUB* est poussé à gauche par la chaîne, sa coque, à droite, par le vent. Le bon *TUB* bascule, embarque, coule à pic. Voilà *G. L.* à l'eau. Chose vraiment anti-littéraire, à ce moment il ne revécut

pas sa vie, « en un éclair rapide ». Non. Mais bientôt il rejoignit P. S. à bord du train qui, pas un instant, n'avait stoppé... Des mariniers repêchaient les épaves et, pour d'ultérieurs travaux de renflouement, marquaient la place où avait coulé ce joli cat. Du moins, LE TUB n'a pas sombré sous voiles. Tout est là, pour les sinistrés, marins avant d'être qui littérateur, qui peintre...

*
* *

Bibliographie.

Entrevue du Tzar et de l'Empereur (comptoir d'édition, 17, rue Halevy), de M. A. Jhouney.

Les noces de Satan (Savine), poème par M. Jules Bois « où palpite l'aile invisible de l'ancienne et pure Eloa du noble Vigny ».

Miette (Savine), par M. Henri Maubel, une idylle des plages, écrite par un artiste au loin du « naturalisme » puant d'avant-hier.

M. Gabriel Mourey donne à l'impression le manuscrit définitif de *l'Embarquement pour ailleurs*; le volume s'ouvrira par un prélude musical de M. Debussy, le musicien des *Ariettes* de Verlaine, etc.

*
* *

M. Zola a parlé ce mois de Tolstoï; il est dit que l'homme de Médan ne laissera pas une ânerie informulée.

*
* *

En Allemagne. Aujourd'hui expire la loi sur les socialistes.

Le Gérant: J.-R. BOUTHORS.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

- PAUL ADAM. — *La Glèbe.*
— — — *Etre.*
— — — *Essence de Soleil.*
JEAN AJALBERT. — *En Amour.*
EDMOND BAILLY. — *Lumen.*
MAURICE BARRÈS. — *Sous l'Œil des Barbares.*
— — — *Un Homme libre.*
PAUL BOURGET. — *Madame Bressuire.*
LÉON DIERX. — *Œuvres.*
EDOUARD DUJARDIN. — *Les Lauriers sont coupés.*
FELIX FENEON. — *Les Impressionnistes.*
EMILE GOUDEAU. — *Poèmes ironiques.*
— — — *La vache enragée.*
GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*
JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*
BERNARD LAZARE. — *La Fiancée de Corinthe.*
STEPHANE MALLARME. — *Œuvres.*
STUART MERRILL. — *Les Gammes.*
EPHRAÏM MIKAËL. — *L'Automne.*
GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*
JEAN MOREAS. — *Les Cantilènes.*
FRANCIS POICTEVIN. — *Songes.*
HENRI DE REGNIER. — *Episodes.*
— — — *Poèmes Anciens et Roma-
nesques.*
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit.*
J.-H. ROSNY. — *Le Termite.*
ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*
JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*
JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*
FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Les Cygnes.*
— — — *Anceus*
— — — *Joies.*
T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

LISEZ :

L'ÉCLAIR

L'ÉCLAIR

L'ÉCLAIR

L'ÉCLAIR

L'ÉCLAIR